

Claudine Bertrand, *Pierres sauvages*,
Paris, L'Harmattan, 2005, 74 p., 10,50 €.



RÉSISTANCE ET LIBÉRATION

Pierres sauvages présente les états d'une écrivaine subissant le poème à travers les éveils, les attentes et les pressentiments.

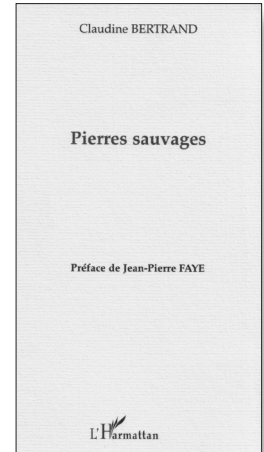
Son titre établit un dilemme entre l'envolée du poème et la réalité, entre la conscience et l'appel instinctif des sens, entre les « passerelles de fiction / et blocs de réalité ». Nous revivons les états d'une écrivaine penchée sur le poème à écrire :

Insaisissable voyageur

*quel passage empruntes-tu
lequel fuis-tu*

*Tu ne sais qui
de l'oiseau ou de la cage
aimer*

*Belle bête clandestine
en eaux troubles
entre passerelles de fiction
et blocs de réalité (p. 7)*



Le vivant et l'inerte

Une communication charnelle avec toute chose.



Les œuvres excessives et imparfaites de Claudine Bertrand sont plus intéressantes que beaucoup d'œuvres méticuleuses qui brident l'émotion. Ses recueils dont les thèmes obsessionnels ont beaucoup à voir avec l'exaspération du désir réactualisent la poésie amoureuse traditionnelle. Le « Baise m'encor, rebaise-moi et baise », premier vers d'un célèbre sonnet de la poète lyonnaise du xv^e siècle Louise Labé, y chante en filigrane, hors du tumulte du monde moderne, et pourtant si proche. La vigueur de cette œuvre abondante et surprenante me rappelle les romans d'Anne Hébert qui font aussi appel à une force à la fois brute et fragile. Dans *Pierres sauvages*, la vision de la création place le corps au cœur même de l'âme du monde. Il en émane une forte odeur sensuelle.

BRISEMENTS ET RAFALES

Claudine Bertrand refuse d'avoir une pensée toute faite et une âme habituée. Depuis plus de deux décennies, elle n'a de cesse de fouiller le désir sexuel au féminin. Malgré un début de millénaire « dangereusement sexuel » (les femmes subissent beaucoup de pressions pour être désirables), ses livres parlent toujours des mouvements sismiques de l'amour qu'elle entrelace à des considérations concernant la mystérieuse germination de l'écrit. Dans *Pierres sauvages*, cette dernière dimension prédomine. Il n'y a pas de joies modestes et quotidiennes dans l'œuvre de cette poète. Vivre y paraît hors du commun. Délaisant dans son nouveau recueil l'insolence liée au religieux et qui visait l'expressivité maximale, la fétichisation et la transgression (le corps étant la part du diable), l'écriture est plus sobre. Dans *Pierres sauvages*, en accord avec le pluralisme païen des trois dernières décennies, Bertrand suggère une réflexion sur la création tout en conservant cette fraîcheur de l'illogisme caractéristique de l'écriture de ses meilleurs livres.

DÉRÈGLEMENTS HEUREUX

De prime abord, Bertrand n'est pas poète des régions supérieures. L'envolée de la courte suite versifiée qui termine le recueil intitulé *L'amoureuse intérieure* suivi de *La montagne sacrée* publié aux Éditions du Noroît, en 1997, est une exception. Écrivant la poésie qu'elle vit, il n'est pas toujours facile de s'orienter dans cette œuvre qui ne dédaigne pas l'ornemental et qui cultive le laconisme et les contrastes colorés, comme dans les recueils *Une main contre le délire* (1995) et *Tomber de jour* (1999) ainsi que d'autres publiés entre 2000 et 2004. Pour apprécier à sa juste valeur l'importance et l'originalité de Bertrand, il faut s'adresser aux recueils *Le corps en tête*, touffu, brillant et sensible, et dans lequel le monde animal commence à fournir sa moisson d'images, publié à l'Atelier des Brisants, en 2001, et *La dernière femme*, paru aux Éditions du Noroît, en 1991. Si ces livres en prose demeurent ses plus belles réussites, que penser de *Pierres sauvages*, ce recueil versifié paru en 2005 aux Éditions de L'Harmattan, en France ?

Volontairement retirée parce que le désir de créer lui prend à la gorge, l'écrivaine vibre de tous les appels qui sollicitent ses sens. La sensualité animale qui imprègne ses œuvres est ici enveloppée dans une lumière et dans un rythme qui font apparaître d'autres dimensions du monde. Comme une annonce qui ne serait pas précédée par son ange, quelque chose lui annonce le monde. Autant l'écrivaine s'enfoncé, autant s'élève-t-elle, partagée entre pluie fécondante et sécheresse, nuit et jour, pierre et sang, coq du monde paysan et ville lointaine. Poète du geste initial, de l'ébauche qui se cherche, de la sensibilité qui s'épanche, au cœur de la dualité, au détour d'un vers, Bertrand s'interroge : « Le marbre peut-il capter le dit du poème » (p. 33). Or, son œuvre tente justement de « faire éclater / l'aorte de la pierre » (p. 32) qu'elle « lèche comme la vie » (p. 50).

À la poésie marmoréenne, Bertrand oppose une active solidarité universelle dont le moteur est la vie sexuelle. En la lisant, nous vivons dans cette sphère où le corps réunit ce qu'a séparé l'intelligence. Dans *Pierres sauvages*, tout cela est brassé en une seule harmonie et un heureux dépouillement.